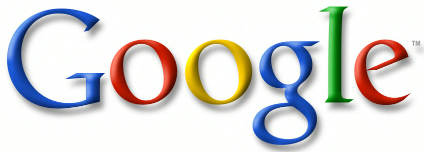

Google


UC-NRLF



[redacted]

LES ANÉMIÉES

Edme PAZ.

Les Anémiées

Les pures — Les impures



A BRUXELLES

Chez Henry KISTEMAECKERS, *éditeur*

73, rue Dupont, 73

1886

LES PURES



Les petits Pierrots

A Théodore de Banville.

PÂLES, enfarinés, tremblants,
Sous le froid qui mord et qui pique,
Coiffés d'un grand chapeau conique
Les petits pierrots vont tout blancs.

Ils sont tout blancs, tout blancs, tout blancs
Depuis les pieds jusqu'à la tête,
Seuls à leur blouse amplement faite
Flottent des nœuds sanguinolents.

Sous leur petit nez retroussé
Un point érubescent éclate,
Fleur de sang ou tache écarlate
Sur un champ neigeux bien brossé;

Et dans la vague obscurité,
Blanches sous leurs calottes brunes,
Leurs têtes rondes sont des lunes
De ténébreuses nuits d'été.

Au nez des bourgeois étonnés
Collant au passage une dartre
De plâtre, ils viennent de Montmartre
Ivres comme des Polonais.

S'ils oscillent sur le trottoir,
Si leur démarche n'est pas sûre,
C'est, croyez-moi, je vous l'assure,
Qu'ils ont passé par le Chat-Noir.

Ils ont des rires égrillards
Et vont prenant la taille aux filles,
Qui glissent comme des anguilles
Dans les mains des petits paillards;

Et l'on dirait à leur boucan,
A tout leur infernal manège,
De mignons bonshommes de neige
Dansant un macabre cancan.

Mais pendant qu'ils s'en vont ainsi,
Bras dessus dessous par les rues,
Sifflant des phrases un peu crues
Aux visiteuses du Raincy,

L'œil en feu, le minois taquin,
Leurs Colombines en toquade
Donnent de grands coups d'estocade
Au contrat... avec Arlequin.





Les Cygnes

A Adrien Dézumy.

DANS le bassin des Tuileries
Où le zéphir pique en volant
Sur l'eau qui dort des broderies
Du bout de son aileron blanc;

Sous le grand jet d'eau qui s'élance
Fantasmagoriquement pur,
Et si haut qu'il semble une lànce
D'argent qui va percer l'azur,

Puis qui retombe en fine pluie
De perles de saphir et d'or
Aspergeant l'enfant qui s'appuie
Sur le marbre poli du bord,

Lentement deux beaux cygnes glissent
Sur leur plumage étincelant
Que du bout de leur bec ils lissent,
Neige sur azur, bleu sous blanc.

Leur cou se recourbe, s'allonge
A leur désir capricieux,
Pour attraper l'appât qui plonge
Sous l'onde où se mirent les cieux;

Et majestueusement calmes,
Traçant un bizarre dessin,
Ils vont sous l'effort de leurs palmes
D'un bout à l'autre du bassin.

Mais soudain, blancs objets difformes,
Le cou sous leur aile, endormis,
Ils semblent deux pétrels énormes
Bercés sur les flots accalmis,

Aux jours où le vent des tempêtes
Sourd aux longs cris de ses nochers,
Les goëlands et les mouettes,
S'endort dans les creux des rochers.





Rayons d'or

Le printemps au gré du zéphir
Sème partout sa neige rose
Dont l'avalanche aux champs arrose
Cobalt, émeraude, saphir.

L'or roux d'un soleil attiédi
Ruisselle à flots sur le bitume
Où le vieil aveugle a coutume
De venir chaque après-midi.

A ce retour du Renouveau,
Comme une chanson de fauvette,
Encor tout surpris Paris jette
Sa note joyeuse à vau-l'eau.

Sur les trottoirs ensoleillés
Les femmes sont plus élégantes,
Et les modistes plus fringantes
Ont des airs plus émoustillés.

Aux magasins des boulevards,
Les demoiselles de leurs places
Ont à travers les grandes glaces
Des sourires bien plus bavards.

En voyant un rayon vermeil
Tomber là-haut sur la toiture,
Dans les ateliers de couture
C'est un sourire sans pareil.

C'est qu'Avril qui sème en chemin
Le désir d'aimer, en inonde
Le cœur de tout ce petit monde
Que nous adorerons demain.



Au Luxembourg

(Hiver)

Il fait gris, la neige qui tombe
Broche d'hermine au Luxembourg
Le royal manteau d'outre-tombe
Des reines de l'antique cour.

La neige tombe, à chaque branche
S'accrochent ses flocons d'argent,
C'est une innombrable avalanche
De blancs papillons voltigeant.

Il fait gris ! Dans un gai manège,
Cinquante écoliers en ébats,
A grands coups de boule de neige
Se livrent de joyeux combats.

La bombe part et puis éclate
Sur un vieux qui passe sans voir,
Collant un blanc tampon d'ouate
Dans le dos de son habit noir.

Et là-bas dans la grande allée,
Vide alors de tout bruit humain,
Passe une forme emmitoufflée
Tenant un bébé par la main.

Et l'enfant nez rougi, la joue
Bleuissant, demande surpris
Si c'est un ange qui secoue
Sa houppe de poudre de riz.





Au Luxembourg

(Été)

Le Luxembourg est en fête,
Et tous les mignons lutins
De leurs plus jolis satins
Ont fait pour lui leur toilette.

Il pleut un gai soleil d'or
Sur la fontaine où le lierre
Grimpe, et sur son banc de pierre
Le vieil habitué s'endort.

Les mamans, Parisiennes
De la tête jusqu'aux pieds,
Font sous les grands marronniers
Des points de valenciennes.

Là tout un monde d'enfants
A mine fraîche et coquette,
Sautille, rit et caquette
Avec des airs triomphants.

On sent des parfums de rose
Dans ce flot de rouge et blanc,
Et rien ne s'en va troublant
Ce coin de paradis rose!

. . . .

Le Luxembourg est en fête,
Et tous les mignons lutins
De leurs plus jolis satins
Ont fait pour lui leur toilette.



Ombres mignardes

A Théodore Hannon.

Le long des grands bâtiments sombres,
Sous l'épais brouillard gris-savon,
Le matin quand elles s'en vont
On dirait de mignardes ombres.

Modistes, fleuristes, vendeuses,
Trottins aux minois intrigants,
Perverses marchandes de gants,
Couturières et brodeuses;

De Montrouge, de Montparnasse,
Et des Batignolles aussi,
Chaque matin, l'air sans-souci,
Leur bataillon descend en masse.

Bien mises, finement gantées,
Mine égrillarde, sentant bon,
En chemin croquant un bonbon,
Des fabriques les plus vantées,

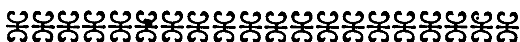
L'été folâtres à l'extrême,
L'hiver le nez dans leur manchon,
Ce sont celles qu'au dimanche on
Rencontre partout où l'on s'aime.

Au vieux Moulin de la Galette
Qui, depuis qu'il ne tourne plus,
Tend au ciel ses bras vermoulus
Et se dresse comme un squelette;

A Suresnes, Meudon, Asnières,
Bougival, Robinson, Chatou,
Ile de la grande Jatte où
L'on rit à l'aise et sans manières;

Car toutes ces sveltes poupées
Sont les seules dont les désirs
Assaisonnent de vrais plaisirs
Leurs amoureuses équipées.





Japonaiserie

A Paul Bonnetain.

DANS ma chambre j'ai deux potiches
Qui viennent du grand Mikado;
A Nangasaki, pour fétiches,
Certain jour il m'en fit cadeau.

C'est un Japonais d'Yeddo
A qui sa dame fait des niches;
Dans ma chambre j'ai deux potiches
Qui viennent du grand Mikado.

Et leur kaolin des plus riches
A de si jolis tons vert d'eau
Qu'auprès les teintes du Lido
Ne me semblent que des pastiches.
Dans ma chambre j'ai deux potiches.





La Chanson des vagues

A André Gibotteau.

Au crépuscule des soirs vagues,
Lorsque la nuit n'est pas encor,
En venant mourir sur le bord
Sais-tu ce que chantent les vagues?

Lorsque les autans les tourmentent,
Lorsque leur murmure charmeur
Se change en bruyante clameur,
Dis-moi, sais-tu ce qu'elles chantent?

Elles chantent : C'est nous qui sommes
Le Berceau de l'Humanité,
C'est de notre sein qu'Astarté
Sortit pour apparaître aux hommes.

Nous baisons les nudités roses
De ses sœurs, quand notre sommeil
Sous les chauds baisers du soleil
Les berce en de lascives poses ;

Et de notre écume aussi pure
Que le Paros d'un lieu sacré,
Nous faisons pour leur cou nacré
Un léger fichu de guipure.

Mais lorsque l'ouragan nous fouette
Et nous cingle à coups répétés,
Lorsque sur nos flots démontés
Ne se berce plus la mouette ;

Quand le vent siffle, troue en crible
La surface de l'océan,
Quand le gouffre s'ouvre béant
Avec un hurlement terrible,

Nous sommes la tombe profonde
Où s'engloutit l'Humanité,
Et devant notre Immensité
Nous sentons s'incliner le monde.





Les deux Majestés

A Gérôme.

Aux rivages brûlés où les déserts finissent
Un lion de l'Atlas, fuyant les marabouts,
S'est avancé ce soir et des cieux qui brunissent
L'astre du jour descend en nacrant les cailloux.

Son grand disque au-dessus des flôts qui s'obscurcissent
De ses derniers rayons d'un jaune chrôme doux
Dore les vieux granits que les ombres noircissent
Et du roi des déserts safrane les crins roux

Scellé sur un rocher noir, comme un sphinx de pierre,
Tandis que le zéphir ondule sa crinière,
Dans ce coin de désert morne éternellement,

Dominant le rivage avec ses roches nues,
Le roi des animaux contemple longuement,
Souverain comme lui, cet astre roi des nues.





Les Yeux noirs

A Léontine L.

PLUS fantastiquement jolis
Que ceux de nos saintes Agathes,
Ils sont plus purs que deux agates,
Plus fins que deux saphirs polis.

Dans son étreinte d'hystérique
Sous laquelle un mort bondirait,
Ils sont si brillants qu'on dirait
Deux jets de lumière électrique.

Noir d'ivoire sur blanc d'argent,
C'est ainsi qu'on les pourrait peindre
Sans crainte de les voir déteindre
Car leur regard n'est pas changeant.

Aux heures des sombres alarmes,
Ces deux grands yeux sont des écrins
De velours noir où les chagrins
Font des diamants de ses larmes,

Et qui s'entr'ouvent au matin
Aux baisers des aubes exquises,
Comme sous les doigts de marquises
De mignons coffrets de satin.

Ils ont de folles attirances
Ces beaux yeux noirs, et pourtant clairs,
Où l'on voit passer des éclairs
Voilés de vagues transparences.

Beaux comme ceux de Salomé,
Ils sont plus profonds que les rêves
Que les houris font sur les grèves
Au paradis de Mahomet.

Ils brillent comme deux étoiles
Toutes noires dans un ciel blanc
Sous sa paupière au cil tremblant
Où l'indolence tend ses voiles.

Noyés d'ivresse et de langueur,
Ils déclinent de longs poëmes
Où nos pauvres cœurs de bohèmes
Viennent retremper leur vigueur.

Quand ils sont braqués sur les nôtres,
Fascinateurs comme un aimant,
On cède passionnément,
Oubliant à jamais les autres.

J'ai vu les yeux des Sylvia,
Les pieds mignons des Andalouses,
Les pâleurs des vierges jalouses
D'Amberg et Christiania,

Et dans la nudité qui vrille
En songe j'ai vu Salambô,
Mais je n'ai rien vu de si beau
Que les yeux noirs de cette fille.



Au Pays des orangers

A une petite Marie.

Au pays des orangers
Les femmes sont plus aimantes,
Les désirs moins ménagés,
Les amours plus véhémentes;

Les cœurs des folles amantes
Y sont plus vite engagés;
Au pays des orangers
Les femmes sont plus aimantes.

Et les baisers échangés
Au clair des lunes clémentes
Des nuits d'avril embaumantes
Sont plus doux et plus légers
Au pays des orangers.





La Créole

A Auguste Dorchain.

I

IL fait nuit et là-bas la lune monte au ciel
Sur les monts onduleux jetant ses clartés pâles,
Tandis qu'au firmament l'archange Gabriel
Allume par milliers de magiques opales.

Fredonnant lentement sa douce habanera,
Une jeune négresse, à la main des lianes,
Ramène son troupeau de la verte sierra
Vers les plantations de roucous et de cannes.

Tout dort ; la nuit est tiède après un jour bien chaud,
Et de cette tiédeur l'âme des fleurs est pleine,
Tandis que du chalet, qui se dresse là-haut,
Un chant vague s'échappe et se perd dans la plaine.

Sous la véranda bleue aux mauresques piliers,
Où monte en serpentant la verdure grimpante,
Loin du cytise en fleurs et des mancenilliers,
Couchée en son hamac c'est Djanita qui chante.

Djanita la créole aux grands yeux noirs oblongs,
Belle comme Psyché, comme elle jeune et pure,
Dans des balancements voluptueux et longs
Qui redit à la nuit les tourments qu'elle endure.

Vierge martinicaine elle aimait follement
De cet amour qui tue et n'en gracie aucune,
Et maintenant qu'elle est trahie, et sans amant,
Elle dit sa souffrance aux rayons de la lune :

II

« J'aimais un homme blond aux beaux yeux azurés
» Il avait dix-huit ans et venait de la France,
» Ce pays où la femme a des cheveux dorés,
» Mais où son âme est morte à la désespérance;

» Où la femme a toujours un sourire moqueur,
» Met du noir à ses yeux pour se rendre plus belle,
» Et possède une pierre à la place du cœur
» Quand il s'agit d'aimer ou de rester fidèle.

» Dans ce même hamac il me berçait le soir,
» Me volant avec joie un baiser au passage,
» Et sous la véranda quand il venait s'asseoir
» Il me cueillait des fleurs pour orner mon corsage.

» Mais un jour il a fui négligeant Djanita,
» Emportant avec lui le cœur de son amante,
» Et depuis le jour où perfide il la quitta,
» La pauvre Djanita s'afflige et se lamente.

» Toi qui n'as pas rendu notre amour mutuel,
» Retourne en ton pays aimer une autre femme,
» Va-lui donner ton cœur que je voulais, cruel,
» Et lui jurer encore un amour plus infâme !

» Va-t'en ! nous n'irons plus sous les maubins en fleurs,
» Sous les grands cocotiers le soir au crépuscule,
» Djanita ne sait plus que répandre des pleurs
» Et l'ombre de la mort autour d'elle circule.

» Elle vient, elle approche et Djanita demain
» Dormira pour toujours au fond de la vallée,
» Ton amour la tuera. Là-bas près du chemin
» Le hamac cèdera la place au mausolée. »

III

Oh va ! balance-toi, belle vierge au corps pur,
Sœur de l'étoile d'or qui d'en haut te regarde,
Va ! chante ton malheur à la voûte d'azur,
Le chant est l'endormeur des souffrances qu'on garde.

Mais les balancements lents et silencieux
Ferment bientôt les yeux à l'amante haïe,
Et Djanita s'endort sous la voûte des cieux,
Oubliant un instant celui qui l'a trahie.

. . .

Et sa chanson plaintive à l'horizon lointain
Glissant sur les lotus, languissante mais claire,
Douce comme un soupir d'une âme qui s'éteint,
Vole en s'affaiblissant et meurt dans la bruyère.

Mais la lune à présent brille au firmament gris,
Et les nuages blancs lui font une auréole,
Pendant que ses rayons argentés et pâlis
Inondent de clarté Djanita la créole.

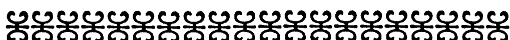




XIII

A Madame R. de C.

Quand on trouve l'amour au bord de son chemin,
On devrait lui sourire et lui tendre la main.
Mais non, parce qu'on a vingt ans et la fortune
Et que la destinée est toujours opportune,
On passe fier, et puis quand le besoin d'aimer
Un jour, vient torturer le cœur et l'enflammer,
On ne le trouve plus, et, l'âme endolorie,
On implore longtemps :
Mais c'est en vain qu'on prie.



Romance

Si tu veux au bosquet noir
Où s'endort le vieux manoir
Tous deux nous irons ce soir,
O ma brune!
Et seuls avec les pinsons
Endormis dans les buissons,
Tous deux nous nous aimerons
Sous la lune.

Au pied du vieux chêne altier,
A l'endroit où l'églantier
Balance au bord du sentier
Sa fleur blême,
Au crépuscule attends-moi ;
Si j'ai méprisé ta foi
Aujourd'hui je viens vers toi
Car je t'aime.





Pour plus tard

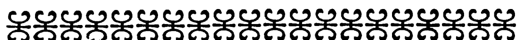
A Léontine.

QUAND tu ne seras plus jolie
Tu mettras du noir à tes yeux,
Du rose à ta lèvre pâlie,
Du fard à ton front soucieux.

Aux temps lointains où l'on oublie,
Quand tous les deux nous serons vieux,
Quand tu ne seras plus jolie,
Tu mettras du noir à tes yeux.

Et dans une douce folie
Te croyant alors embellie
De mille attraits délicieux,
Je ne t'en aimerai que mieux
Quand tu ne seras plus jolie.





Le Jour des morts

A Madame E. Baudouin.

VOIS-TU cette femme en pleurs
Qui se rend au cimetière ?
Elle a dans la main des fleurs,
C'est pour une bière.

Au milieu des tombeaux blancs,
Ombre noire long-voilée,
Elle gagne à pas tremblants
Son cher mausolée.

Sais-tu qui son cœur va voir?
Sais-tu si c'est pour sa mère
Qu'il perle dans son œil noir
Une larme amère?

Connais-tu celui qui dort
Là, dans cette froide tombe,
Là, sous la terre où s'endort
La feuille qui tombe?

Étendu sans mouvement
Dans ce lugubre repaire,
Sais-tu si c'est un amant,
Un époux, un père?

Hélas, c'est le Jour des morts
Jour où tous les plaisirs cessent,
Triste fête où les remords
Au loin disparaissent!

Jour des regrets superflus
Où l'on songe à ceux qu'on aime,
Chers aimés qui ne sont plus
Et qu'on voit quand même;

Où chacun va larmoyant
Porter son humble couronne
Sur le tertre verdoyant
Que l'herbe couronne ;

Ce tertre où nous irons tous
Quand nous quitterons la terre,
Et qu'il restera de nous
Ce seul mot : Mystère !





C'est un rêve !

A Madame C. L. Tanchard.

Le vieux marin songeant au port
Au milieu des flots bleus soupire
De bonheur, et dans son transport
Sur sa lèvre un sourire expire.
Mais bientôt un terrible autan
Enténébrant les cieux s'élève,
Et son doux penser d'un instant
C'est un rêve !

Ici-bas ainsi notre cœur,
A vingt ans bien souvent envie
Un être qui vienne en vainqueur
Emparadiser notre vie;
Mais hélas! le cœur se meurtrit
Avant que son vœu ne s'achève,
Et le tendre espoir qu'il chérit
C'est un rêve!





Bonheurs passés

A J. L. Barthou.

Les bonheurs passés sont les feuilles sèches
Que le vent d'automne emporte en passant,
Les fleurs d'amandiers qu'un souffle puissant
Fait voler dans l'air ainsi que des flèches.

Les bonheurs passés sont les fleurs fanées,
Les fleurs qu'un beau jour voit naître et mourir,
Roses, qu'un matin de mai voit s'ouvrir,
Mais à se flétrir le soir condamnées.

Les bonheurs passés sont les joyeux rêves
Qu'on aime évoquer aux jours de rancœur,
Rêves parfumés qui grisent le cœur
Et lui font trouver les heures trop brèves.

Les bonheurs passés sont les jours de joie,
Malheureusement trop vite écoulés;
Jours où l'on a ri, pauvres affolés,
Les croyant, hélas! tous tissés de soie.

Mais lorsque l'étau des désespérances
Follement étreint nos cœurs harassés,
Ici-bas chacun endort ses souffrances
Au ressouvenir des bonheurs passés.





Les baisers

A Félix Galipaux.

Oh! les baisers des mignonnettes
Aux airs mièvres et langoureux,
Qu'ils mettent de plaisirs honnêtes
Au cœur de leurs gais amoureux!

Sous les grands rideaux de batiste,
Saupoudrés de poudre de riz,
Petits papillons d'améthyste
Ils volent parfumés d'iris.

Des quatre lèvres qui les donnent,
Ils s'échappent comme un essaim
D'abeilles folles qui bourdonnent
Autour d'un bourgeon jeune et sain.

Oh! ces lèvres qu'elles soient roses
Comme l'est la fleur de pêcher.
En avril, ou què les chloroses
Viennent chez elles se cacher;

Qu'elles soient, grosses, écarlates
Avec une perle de sang,
Ou fines, exquises et mates
Comme un bouton de fleur naissant,

C'est un fruit que chacun en somme
— Bien que les goûts soient différents —
Savoure aussi bien que la pomme
Qui perdit nos premiers parents.





Les Yeux

Les yeux des vierges de seize ans
Sont pleins de moiteurs attirantes,
Dont les reflets exorcisants
Rendent nos âmes délirantes.

En mai quand les parfums grisants
En font autant de soupirantes,
Les yeux des vierges de seize ans
Sont pleins de moiteurs attirantes.

Et dans mes extases navrantes
Je vois toujours vifs et perçants
Comme des feux de vers-luisants,
Bluets, pervenches, amarantes,
Les yeux des vierges de seize ans.





Vieille chanson

à Amélie D.

Nous n'irons plus au bois les lauriers sont coupés,
La belle que voilà ira les ramasser.

I

HÉLAS, qu'ils sont charmeurs ces instants de jeunesse
Où les amants au bois par deux s'en vont groupés!
Mais le printemps n'est plus, il faut qu'avril renaisse :
Nous n'irons plus au bois les lauriers sont coupés.

II

Plus de sentiers profonds perdus entre les haies
D'où les merles craintifs s'envolaient attroupés;
L'automne a fait neiger des fleurs de roseraies :
Nous n'irons plus au bois les lauriers sont coupés.

III

Mais quand l'avril prochain dira de douces choses
A ceux qui reviendront sous le bois s'enlacer,
Quand il fera pleuvoir des fleurs de lauriers-roses,
Nous irons si tu veux encor les ramasser.





Billet doux

En voyant vos yeux, ces pervenches
Où l'amour a mis ses langueurs,
J'ai senti naître les revanches
De ses ineffables rigueurs.

J'ai senti me glisser dans l'âme,
Avec des frissons enchanteurs,
Un peu de cette vive flamme
Qui charme leurs adorateurs.

En écoutant votre parole,
Qui sur vos lèvres vient mourir
Comme un parfum sur la corolle
D'une fleur qui vient de s'ouvrir,

J'ai cru subitement entendre,
O charme d'un instant trop court !
L'écho fantastiquement tendre
D'une folle chanson d'amour.

Et depuis ce n'est pas un conte,
Sans savoir pourquoi, sans jamais
M'en être même rendu compte,
J'ai senti que je vous aimais.





Baigneuse

(L'hystérique)

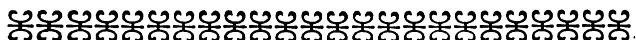
Grand chapeau, robe claire, et la voilette au vent,
Elle va, s'égayant du rire qu'elle égrène,
Et fuyant quand le flot qui s'élance en avant
Mouille son soulier fin ou sa jupe qui traîne.

Puis enfonçant son pied dans le sable mouvant,
On la voit balancer son petit corps de reine
Et s'efforcer de plaire au nouvel arrivant,
En prenant de son mieux des airs de souveraine.

Quand elle va baigner dans le flot de saphir
Son être qui frissonne aux baisers du zéphir
On la suit du regard car elle est bien gentille.

Et j'en sais qui seraient plus heureux que des rois,
S'il leur était donné de pouvoir une fois,
Au sortir de son bain, lui mettre sa mantille.





Baigneuse

(L'anémiée)

CHAQUE soir, à la nuit, elle vient sur la plage,
Un grand mezzaro blanc autour d'elle enlacé,
Et son œil bleu toujours fixé vers le rivage
Où tout dort, elle va rêveuse et l'air lassé.

Elle est belle, mais pâle. Elle doit être à l'âge
Où les amours d'enfance ont déjà trépassé,
Où le cœur sent qu'il faut s'enivrer du breuvage
Que Cupidon versait aux dieux du temps passé.

Mélancoliquement elle effeuille une rose
Et laisse de côté les groupes où l'on cause,
Car elle est bien souffrante et longtemps souffrira.

C'est pour se récréer qu'elle vient sur la grève,
Mais sa douce jeunesse, hélas ! doit être brève,
Et qui sait si demain l'aurore la verra !





Cupidon

A Yvonne B.

LORSQUE les brises parfumées
Des neiges roses du printemps
A leur caprice parsemées
Jonchent les prés, les bois, les champs;

Sur le buisson où se repose
Le papillon lamé d'azur,
En mai lorsque le ciel est pur
Voltige un blond chérubin rose.

Comme les sveltes demoiselles,
Filles des ruisseaux gazouillants,
Il porte deux mignonnes ailes
Aux mille reflets chatoyants.

Comme un saphir son œil s'irise,
Sa bouche est une fleur de sang
Que le petit pierrot gourmand
Prend de loin pour une cerise.

Son petit arc est fait d'ivoire,
Ses flèches du plus léger bois,
Tandis qu'un bleu ruban de moire
A son flanc suspend son carquois.

Il a vu le jour à Cythère,
Pays rêvé des amoureux,
Où l'on va toujours deux par deux
Mais d'où l'on revient solitaire.

Avec son air bénin et tendre
Il est cruel comme un vautour;
Dans son carquois pour nous surprendre,
Il a toujours un méchant tour.

A qui s'attarde à lui sourire,
Lui jeter des fleurs en chemin,
Malheur! c'est pour le lendemain
La mort ou l'éternel martyre.

ENVOI

Pour courir les bois d'alentour,
Brune enfant qui fuis ta mansarde,
Ce petit dieu-là c'est l'amour,
Si tu le rencontres prends garde!





La Lune

Le soir lorsque je vois la lune
Je rêve d'un neigeux pierrot
Avec une calotte brune,
Un col bouffant, un blanc sarrau.

Quand sa grimace inopportune
Me nargue à travers le carreau,
Le soir lorsque je vois la lune
Je rêve d'un neigeux pierrot.

Mais soudain son disque en zéro
— Me rappelant une infortune
Dont je ne tins jamais rancune —
Me fait sourire et crier : « oh ! »
Le soir lorsque je vois la lune.





Bonhomme Hiver

A Léo.

I

J'ai vu chez les fleurs fanées
Le vieillard qu'on nomme Hiver;
Le bonhomme est encore vert
Malgré ses millions d'années.

Des ans supportant le poids
Il avait fort bonne mine ;
Tout emmitouflé d'hermine
Il soufflait sur ses dix doigts.

Il avait une pelisse
Faite de peau de castor
Dont il relevait le bord
De peur qu'on la lui salisse.

On voyait qu'il avait mis
Sur sa face monotone
Pour moins effrayer l'automne
Un peu de poudre de riz.

Mais de sa tête chenue
— Et cela le trahissait —
Un léger duvet glissait
Tombant sur la terre nue.

Sous son grand manteau moelleux
Comme ceux des pulmoniques,
De ses rires sardoniques
Il se moquait des frileux.

II

Il se croyait inconnu
Avec son pas juvénile,
Mais à sa mine sénile
Novembre le reconnut.

— Bon roi des cités polaires
» Et des nez couperosés,
» Comment déjà vous osez
» Braver les clartés solaires?

» Le temps est encor trop doux
» Pour quitter votre demeure,
» Dites-moi, de si bonne heure
» Chez qui donc vous rendez-vous? »

— Je vais frapper aux persiennes
» Des salons et des boudoirs,
» De ces belles aux yeux noirs
» Qui sont les Parisiennes.

» Sans qu'on sache que je bouge,
» Je vais de mes doigts tremblants
» Mettre à leur minois tout blancs
» Un peu de ma couleur rouge.

» Les pauvres vierges d'amour,
» Elles sont ainsi plus belles,
» Et se livrent moins rebelles
» A leurs amoureux d'un jour. »





Là-bas

Sous les cieux azurés où le Guadalquivir
Baigne de son flot bleu la cité de l'Émir,
Je sais sur le penchant d'une verte colline,
Où le pampre jaunit, où le saule s'incline,
Parmi les coudriers et les ifs toujours verts
Une humble maisonnette aux volets entr'ouverts.
Son toit rouge paraît à travers le feuillage;
Un sentier solitaire y conduit; un grillage
Où le lierre festonne et monte en serpentant
L'entoure tout entière, et la brise en chantant
Le soir dans les rameaux touffus des sycomores,
Y redit les chansons vagues des anciens Maures.

L'ogive se dessine au-dessus du portail
Et le treillis de bois remplace le vitrail;
Elle n'a ni balcons, ni folles arabesques,
Ni piliers de granit, ni véranda, ni fresques,
Mais sous ce toit paisible et doux du moissonneur,
Nous irons tous les deux cacher notre bonheur!





La Vague

A Mlle Émilie P.

Avec une rumeur tonnante
Sur le sable fin couleur d'or,
Elle déferle sur le bord,
Petite, grosse, moutonnante.

Les flocons blancs de son écume
Qu'emporte le zéphir marin,
Vont s'accrocher au tamarin
Dont la senteur au loin parfume.

La vague à la vague succède!
Ainsi toujours arrondissant
Son flot de saphir bondissant,
Une suit celle qui précède.

Et c'en est ainsi de la vie,
On s'en va mais il en naît un
Juste au moment où le destin
Pour le grand départ nous convie.





A Alexandre Tanchard

Près de l'âpre mont Gondenans,
Où nous escaladions ensemble
Les rochers vraiment surprenants,
Où le touriste en grimpant tremble;

Près de la grotte, sombre enfer,
Aux parois faites de basalte,
Où les hommes malgré le fer
Devant l'insondable ont fait halte,

Et près de l'ocreuse forêt
Où le merle matineux chante,
Où la source sur fond doré
Susurre et sautille alléchante.

Où la grive aux jours de brouillards
Follement se gorge d'alise,
Où près des ruisseaux babillards
Tu rimes un sonnet à Lise.

Au fond des vieux monts du Jura,
Dans un vallon charmeur, à Cuse,
Dans le manoir où murmura
Pour la première fois ta muse,

J'ai reçu l'hospitalité
Qu'y donnaient aux pauvres trouvères,
Au temps jadis si regretté,
Les châtelaines tes grand'mères.

Au nom des vieilles amitiés,
Et de la douce poésie
Qui pour toujours nous ont liés,
Poëte, je t'en remercie!

Et voilà pourquoi des prés verts
Que le Doubs à mes pieds arrose
J'écris pour toi ces quelques vers
Assis sur un vieux granit rose.

(Bords du Doubs)





Aveu

Si mon cœur n'avait pas souffert,
Si l'amour ne m'eût brisé l'âme,
S'il n'avait été mon enfer,
Je voudrais vous aimer, Madame.

Je voudrais vous voir chaque jour
Et puiser dans votre sourire,
Cet instant de bonheur si court
Qui nous affole et vous fait rire.

Que vous ferait que sur vos pas
Aille un être incompréhensible,
Dont le seul malheur ici-bas
Soit d'avoir l'âme trop sensible?

Pour moi si j'avais votre œil noir,
Dont les éclairs vont jusqu'à l'âme
Et passent à leur laminoir
L'imprudent qui trop tôt s'enflamme;

Oui, si j'avais votre air vainqueur
Qui fait à tous perdre la tête,
Votre grâce et votre bon cœur,
Je voudrais avoir mon poëte.

Aujourd'hui cela fait si bien
D'avoir ainsi sous sa puissance
Un être qui ne songe à rien
Et qui vous jure obéissance

Car, charmants êtres odieux,
Vous savez fort bien, je le gage,
Que nous ne demandons pas mieux
Que de vivre en votre esclavage.



Le Nénuphar

Je suis le blanc nénuphar,
Sur l'onde au printemps je brille,
Et je vois nue et sans fard
Sarah, la charmante fille.

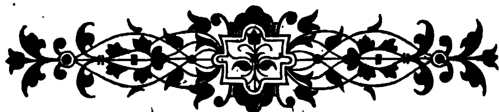
L'été, quand il se fait tard,
Elle vient, se déshabille,
Et se glisse sans retard
Dans le ruisseau qui babille.

Mais de la saulaie en fleurs,
Son jeune amant voit les pleurs
Du flot bleu perler sur elle ;

Et quand après ses ébats,
Elle est plus fraîche et plus belle,
Il la rèçoit dans ses bras.



LES IMPURES



Miniature

A Maxime Rude.

MINIATURE a le teint blême
D'une lune un jour de brouillard,
Est-ce la fille d'un boyard
Ou bien d'un gueux ? c'est le problème.

Le bistre a mis sa contremarque
Au coin de ses yeux grands ouverts ;
Sa prunelle a des reflets verts
Sous son long sourcil noir qui s'arque.

Ses baisers sont des coups d'aiguille
Qui vont fouiller jusques au cœur,
Et dans les bras de son vainqueur
Elle se tord comme une anguille.

Au pays que le Sind arrose
Pour la reine des Apsaras
On la prendrait sans embarras
Quand elle a mis sa robe rose ;

Et si Wischnou soufflait sur elle,
Vite elle s'évanouirait,
Puis avec elle s'en irait
Au ciel hindou tant elle est frêle.

Quand on l'étreint elle halète,
On l'entend craquer dans ses bras,
Et l'on sent son maigre squelette
Tressaillir d'en haut jusqu'en bas.

Rieuse, maigrelette, agile,
Douce comme l'agneau pascal,
Elle est le vrai roseau fragile,
Mais pensant de Monsieur Pascal.

Et si mince est son ossature
Et si petit le corselet
Où toujours est son corps scellé,
Qu'on la nomme Miniature.





Tentation

A Armand Sylvestre.

Sous le noyer bien vieux du verger de la ferme,
Tout courbé sous le poids lourd de sa frondaison
Qui tombe sur le toit moussu de la maison, [ferme.
Dort une enfant rougeaude, aux crins roux, au sein

Couchée indécemment sur le dos, dans l'avoine
Qui pousse à volonté sous ce dôme couvert,
La jupe retroussée et le corsage ouvert,
Jacqueline repose et ronfle comme un moine.

Or Jean, le gai luron, le gars aux airs bravaches,
Dont les filles du bourg causent souvent le soir,
Par-dessus le buisson vient de l'apercevoir
En venant de donner à manger à ses vaches.

Comme un faune velu qui voit dans la saulaie
Une nymphe aux yeux verts, libidineux, sournois,
Souriant de plaisir, Jean hume en tapinois
Ces parfums de chair rose au travers de la haie.

Mais soudain enjambant la modeste barrière,
Vers la belle endormie, il se glisse à pas lents
Et dans la folle-avoine aux clochetons tremblants
Jean mord les cheveux roux de la jeune fermière.

Et la chatte à poils gris, seul témoin de l'affaire,
Queue en l'air, dos arqué, miaule à chaque instant :
« Miau, miau, matou j'en voudrais bien autant »
Sur le toit du vieux four en les regardant faire.





Somnolence

A Saint-Juirs.

Dans le boudoir discret où montent les festons
Des glaces de Venise, où les parfums d'Asie
Vont nicher leurs senteurs aux creux des capitons,
Sur un sopha moelleux la belle s'extasie.

Un jour arc-en-cielé filtre par les vitraux
Où l'artiste a tracé l'arabesque et l'ogive,
Et la teinte oranger qui tombe à flots plus gros
Donne à sa chair nacrée un ton cuivré de Juive.

Sous le charme berceur d'un bonheur inconnu
Elle rêve au destin fragile qu'ont les choses,
Et glissant un regard sur son corps demi-nu
Soudain un gai sourire arque ses lèvres roses.

C'est qu'elle se souvient du temps où jeune encor,
Ses blanches nudités de bure étaient couvertes,
Où le valet de ferme, un beau gars, grand et fort,
La couchait sur le dos dans les fenaisons vertes.





Amour moderne

A A. Sallé.

VOULEZ-VOUS que je vous le dise,
Moi, ce qu'est l'amour d'aujourd'hui,
C'est une antique marchandise,
Un rossignol, un vieux produit.

L'amour, ah! c'était beau jadis,
Au beau temps de cette bohème
Où l'on déjeunait de radis
Et dînait le soir d'un « je t'aime ».

Au temps heureux où la mansarde
Existait pour les amoureux,
Où le gai soleil qui luisarde
Était le seul ami pour eux.

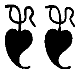
Aujourd'hui c'est un mot usé,
Une fausse idole, un mystère,
Que notre siècle trop rusé
A jeté d'un seul coup à terre.

Et si comme à Lacédémone
On faisait le méli-mélo
Toutes seraient des Desdémone
Courant après un Othello.

La virginité, cette fleur,
N'a plus cours ; au temps où nous sommes,
C'est une chose sans valeur
Aux yeux de la plupart des hommes.

Je veux que le diable m'emporte
Si sur dix filles à Paris
Il en est une qui l'apporte
Au moins débauché des maris.

Et ceux qui mettent leur orgueil
A croire à l'amour sans mélange,
Se mettent leur index dans l'œil
Jusqu'à la troisième phalange.





Que veux-tu?

A J. Borion.

J'ai vu la blanche Oloosonne
A sa vierge aux seins palpitants
J'ai dit : « Que veux-tu, ma mignonne? »
— Je veux des parfums excitants.

J'ai vu la céleste Séville
A la reine du boléro
J'ai dit : « Que veux-tu, ma gentille? »
— Un baiser de mon torero.

J'ai vu Venise paresseuse
A sa fille aux yeux de velours
J'ai dit : « Que veux-tu, ma rieuse ? »
— Une gondole et des amours.

J'ai vu Paris, la cité reine,
A son enfant j'ai dit sans bruit :
« Que veux-tu, ma brune sirène? »
— Toi, si tu veux payer ma nuit.





Fornication

Au bord d'un fossé noir, fangeux, rempli d'eau verte,
Où les canards moirés barbottent à grands cris
Parmi les nymphéas dont elle est recouverte,
Sous un granit moussu vivait un crapaud gris.

Or, un jour de printemps il fit la découverte
Dans un pré d'alentour, attiré par son chant,
D'une belle grenouille, aux gros yeux ronds, alerte
Comme un long clown anglais, qu'il aima sur-le-champ.

Et le soir, à l'heure où dans la nuit tout s'embrouille,
Sous la lune argentant les grands prés endormis,
Le crapaud forniquait avec cette grenouille
Au son des gais « *coax* » des crapauds ses amis.

De cet accouplement bizarre et presque infâme,
Un être énigmatique au bout d'un mois naissait,
Être incompréhensible à qui le nom de femme
Fut aussitôt donné par Satan qui passait.





La Gosse

Exquise et frêle silhouette,
Il est une poupée en chair
Dont l'amour qui toujours me fouette
Ne m'a jamais coûté trop cher.

Au milieu de sa tête blême,
Sous ses petits frisons soyeux,
Sont deux trous bleus et le problème
Qu'on se pose est : Sont-ce des yeux ?

Mais oui, pardieu ! de beaux encore,
Et leur saphir est plus brillant
Que tout le jaspe qui décore
Les palais des rois d'Orient.

Ils ont de vertes transparences
Comme la mer bleue aux beaux jours,
Et font rêver aux délirances
Des paradisiaques séjours.

Eh bien, cette petite femme
Qu'on écraserait dans ses bras
Si l'on serrait quand on se pâme
Dans l'exquise moiteur des draps ;

Cette nouvelle Carabosse
Aussi plate qu'un échalas,
C'est celle qu'on nomme la Gosse
Et qui rend tous ses hommes las !





Après....

L'AIMÉ vient de sortir, et sur la couche encore
Chaude des pâmoisons et des enlacements,
Les regards alanguis, l'impudique pécore
Rêve avec un sourire à ses embrassements.

La nuit fut orageuse, et le jour seul dut clore
Ce combat où l'amour eut des vagissements,
Car le désastre est grand dans l'alcôve où l'aurore
Met aux objets nacrés des éblouissements.

La chambre a des senteurs enivrantes et fortes
Et les satins frôleurs glissent sur le parquet
Dans un bruissement jaseur de feuilles mortes.

Mais l'amante fronçant son noir sourcil arqué
Songe, la rage au cœur, que cet homme qu'elle aime
Se changera ce soir en ventripotent blême.





Fleur de trottoir

CHEVEUX à la chien, grand manteau
Dessinant ses formes épaisses,
La couvrant d'en bas jusqu'en haut,
Lui moulant la taille et les fesses ;

Répandant des senteurs de musc,
De la céruse plein la joue,
Les seins ballotants sous le busc,
Elle va, la pauvre gadoue.

Mais où va-t-elle à pas tremblants?
Elle va blême et renfrognée
Porter à son mangeur de blancs
Ce qu'elle a fait dans sa journée.

Elle a des yeux d'enfouisseurs,
C'est qu'elle a chiné la petite
Pour arracher aux jouisseurs
Les ronds qu'elle rapporte au gîte.

Faisant toc-toc sur le trottoir
Elle rapplique vers le bouge,
Où son gonze vient chaque soir
L'attendre avec Ernest le Rouge.

Et dire encor qu'en arrivant
Elle recevra les torgnoles
De ce gueux qui braille en buvant :
« Je l'ai connue... à Batignolles. »





Villanelle de la Gueuse

Au fond de son vestibule
Conduisant à son boudoir
La gueuse attend sans scrupule.

Elle attend qu'un noctambule
Un instant vienne s'asseoir
Au fond de son vestibule.

Mais personne ne circule
Et sans rien apercevoir
La gueuse attend sans scrupule.

Et pourtant la faim la brule,
La passe à son laminoir
Au fond de son vestibule;

Et du talon de sa mule
Frappant avec désespoir,
La gueuse attend sans scrupule.

Un fiacre tintinnabule
Projetant son profil noir
Au fond de son vestibule.

A petits bruits l'eau module
Sa chanson dans l'urinoir,
La gueuse attend sans scrupule.

Légère comme une bulle,
Elle saute comme un loir
Au fond de son vestibule.

Mais ce soir la veine est nulle,
Et déchirant son mouchoir
La gueuse attend sans scrupule.

Cependant un incrédule
Soudain vient de l'entrevoir
Au fond de son vestibule.

Il s'approche puis stipule,
Et croyant déjà l'avoir
La gueuse attend sans scrupule.

Elle l'embrasse, l'adule
Et l'entraîne du trottoir
Au fond de son vestibule.

Mais de suite il se recule,
Pendant que sans s'émouvoir
La gueuse attend sans scrupule.

Dans ce corps de libellule,
Holà ! que vient-il de voir
Au fond de son vestibule ?

Une affreuse tarentule,
Corps impur, vieux repoussoir ;
La gueuse attend sans scrupule.

Et tandis qu'il déambule,
Sans tarder par un couloir,
Au fond de son vestibule,

Elle s'écrie : « Ah ! crapule,
Je ne ferai rien ce soir ! »
— Au fond de son vestibule
La gueuse attend sans scrupule.





Vierges impures

A Eugène Bled.

QUAND l'ombre naît à l'horizon
Et quand là-haut dans la mansarde
Au travers des vitres luisarde
Le reflet pâle d'un tison.

Qu'il fasse triste ou sale ou beau,
Qu'il pleuve ou neige ou vente ou grêle
Elles surgissent, troupe grêle,
Fantômes sortant d'un tombeau.

Car la nuit c'est là leur sérail,
Paris avec ses vapeurs lourdes,
Ses bouges noirs à rumeurs sourdes
Et ses turnes sans soupirail.

Lentement le long du trottoir,
Dans un flot crasseux de guipures,
Ce sont les célestes impures
Qui vont l'éventail en sautoir.

Leur soleil c'est le bec de gaz
Avec ses rayons à tons sombres
Où le flot des grisâtres ombres
S'agite et monte comme un raz.

Sous leurs grands chapeaux élégants
Elles sont sveltes et bien mises;
Mais ont-elles bien des chemises,
Elles qui toujours ont des gants?

Le henné diapre leurs sourcils,
Le kohl de leurs tempes ruisselle,
Pendant qu'une maigre étincelle
Brille encor dans leurs yeux roussis.

Le cold-cream empâté de fard
Donne à leur peau la couleur verte
D'une lune à moitié couverte
Qui montre son masque blafard.

Le carmin de ses noirs poisons
Empourpre leurs lèvres blêmies
Où gisent les épidémies
Des hystériques pâmoisons.

Elles ont des odeurs de musc,
Soporifiques chloroformes,
Qui nous font convoiter les formes
Qui se redressent sous leur busc.

Un passant vient : « Veux-tu l'amour ? »
Lui lance une voix sourde et rauque
Sortant d'un visage aussi glauque
Qu'un cuivre oxydé de tambour !

Veux-tu l'amour ? Ce n'est pas cher,
Toute une nuit la jouissance,
Et jusqu'au matin la puissance
De te griser avec ma chair.

Mais l'ombre file ; — une autre vient,
La voix fait la même demande :
« Veux-tu l'amour ? » parle, commande.
Et l'ombre répond : « Je veux bien. »

Car l'homme a comme un besoin sourd,
Comme une soif inextinguible,
Il faut aimer, c'est inflexible,
Mais où le prendre cet amour?

A ceux qui n'ont pas où s'asseoir
Il faut une âme qui le donne,
Et cela vaut qu'on leur pardonne
A ces fantômes gris du soir !

Et pourquoi donc leur en vouloir
A ces pauvres vierges impures,
Leur cœur n'a-t-il pas des coupures
Par où s'écoule un sang bien noir?

Car l'amour vendu c'est fatal,
Cet amour-là ça rend porcine,
Et l'on va passant par Lourcine
Mourir un jour à l'hôpital !



Rage d'amour

SUR la couche où la jouissance
Nous a vus tous deux expirants,
Où j'ai mâté mon impuissance
Au feu de tes yeux fulgurants,

J'ai versé des larmes amères,
Larmes d'amour mêlé de fiel,
Puis avec elles mes chimères
Ont repris leur vol vers leur ciel.

Je t'aime donc? Mais oui, je t'aime,
Aurais-je sans cela pleuré?
Non, j'aurais souri dans moi-même
D'avoir eu le cœur torturé.

Mais alors pourquoi si je t'aime,
Mon cœur est-il si plein de pleurs?
Vois-tu! c'est toujours l'ancien thème
Avec ses anciennes douleurs.

Cet autre à qui je t'avais prise,
Et puis auquel tu retournas
Réciter la chanson apprise
Un soir d'amour entre mes bras,

Oh! Je le hais, car il me semble
Que tu dois l'aimer plus que moi,
Pour vous être remis ensemble
Après m'avoir juré ta foi.

Mais avec ton cœur d'inconstante,
Qui m'aurait pris, s'il avait pu
Dans ma poitrine palpitante
Le mien et qui l'aurait rompu;

Envoyant mon amour au diable
Comme tu fis de ta vertu,
Ces larmes, ô fille effroyable,
Ah ! dis-moi les comprendras-tu?





A Toutes

Si vous saviez combien vous en faites mourir,
Femmes, par un seul mot de votre voix traîtresse,
Combien de cœurs meurtris et d'âmes en détresse
Se croient d'un seul regard condamnés à périr!

Si vous saviez combien notre cœur doit souffrir
Et combien notre amour nous pèse et nous oppresse,
Quand l'être qu'on chérit refuse sa caresse,
Votre cœur de lui-même à nous viendrait s'offrir!

Mais non, vous vous drapez d'un manteau d'ignorance,
Vous ne connaissez rien, rien de nos désespoirs
Et n'en voulez pas même admettre l'assurance.

Sous les poudroiements d'or inondant vos boudoirs,
Il vous est donc bien doux, femmes, de voir un homme
Se rouler à vos pieds comme un chien qu'on assomme.





Le Loup-Garou

A une petite folle.

I

Dès l'aurore quand le silence
Règne sur les champs endormis
Où le mélilot se balance
Parmi les bluets ses amis ;

Quand là-bas, dans le port, l'amarre
Près du quai, retient les vaisseaux,
Quand le nénuphar dans la mare
Plonge sa tête sous les eaux ;

Quand L'aube vient pleurer ses larmes
Dans les calices entr'ouverts,
Elles s'en vont pleines de charmes
De par les sentiers des prés verts.

Elles s'en vont les belles filles
Folâtres, bras dessus dessous,
Riant comme des mascarilles
Qui dansent pour avoir deux sous.

Il fait tout bleu. — L'herbe mouillée
Suspend des perles à ses brins,
Et la campagne est émaillée
D'un millier de petits écrins !

Tout dort encor, l'oiseau, la branche,
Tout dort, on n'entend rien gémir,
Et la fleur de l'églantier penche
Encor sa tête pour dormir !

II

Souvent ainsi Jane la blonde
La belle fille au teint bruni,
Aux yeux perfides comme l'onde
Et dont le cœur n'est pas terni,

Par les prés et par les campagnes,
Les vallons et leurs gais séjours,
Se rendait avec ses compagnes
Couper la fougère aux beaux jours.

Foulant aux pieds la marjolaine
Qui mouillait leur sabot pointu
Elles couraient la prétentaine
Chantant gaîment turlututu,

Se moquant des jeunes bergères
Qui les voyant ainsi passer
Si matin parmi les fougères
Ne savaient guère que penser.

III

Mais Jane un jour s'en alla seule
Aux champs fleuris de boutons d'or
A l'heure chaude où sur sa meule
Le faneur harassé s'endort.

Les bois avaient des plaintes vagues
Vagues comme un concert lointain,
Comme le bruit mourant des vagues,
Ou la romance d'un lutin;

Et là-bas, caché sous l'yeuse,
Un beau gars qui voulait sa main
Attendait que l'enfant rieuse
Passât sur le bord du chemin.

Aussi de sa folâtrerie
Le soir quand Jane s'en revint,
Devinant son étourderie,
Voici les propos qu'on lui tint :

« Pourquoi donc es-tu toute chose ?
» Pourquoi tes yeux sont-ils troublés?
» Pourquoi ton visage est-il rose?
» Dis-nous qu'as-tu vu dans les blés? »

Mais elle rieuse et légère :
« Tantôt j'allais sans savoir où,
» Dit-elle, quand dans la fougère
» J'ai rencontré le loup-garou. »





Aimez !

Si vous ne voulez pas que votre âme en délire
Sanglote au souvenir de vos bonheurs passés,
Si vous ne voulez pas que les tristes pensers
Soumettent votre cœur à leur funeste empire ;

Si vous ne voulez pas endurer le martyre
Qu'un Lucifer réserve aux méchants trépassés,
Si vous ne voulez pas que vos sens soient lassés
Par les folles douleurs aux griffes de vampire ;

Si vous ne voulez pas pleurer comme un enfant,
Gémir comme une fille enceinte qu'on délaisse
Et qui sent le fœtus tressaillir dans son flanc,

Livrez-vous corps et âme, aimez, aimez longtemps,
C'est le seul souvenir joyeux dans la vieillesse
Et c'est le seul bonheur lorsque l'on a vingt ans!





Confidences d'un Éventail

A Désiré Rouillon.

Je suis du pays enchanteur
Où les belles d'Estramadure
S'enivrent tant que la nuit dure
Des chauds baisers de leur chanteur.

Du pays où l'on voit toujours
Les amants au nez des alcades
Passer en folles cavalcades
Sous les balcons taillés à jours.

Un grand diable d'Oriental,
Qui par là passa d'aventure,
Acheta pour sa devanture
Mon petit boudoir en santal.

Je devins bijou de Paris
Sur le cristal d'un étalage
Où se reflétait l'attelage
Des dames aux mille maris.

Ah! si je m'en souviens parbleu,
J'avais mine coquette et rose
Dans mon écrin sentant la rose,
Capitonné de surah bleu.

J'étais en ivoire ouvragé,
Aussi léger qu'une dentelle,
Et mon satin ouvrait son aile
Pour montrer son cœur imagé.

Mais un gros banquier, un beau soir,
M'acquit fort cher pour sa maîtresse
Qui ne me porta, la traîtresse,
Que deux ou trois jours en sautoir.

Car je vins vite à la lasser,
Il en venait par trop chez elle,
Et maintenant chez ma donzelle
Je m'amuse à les voir passer.

Tantôt un vieux à cheveux gris
Partage sa couche de gueuse,
Et dans une étreinte fougueuse
Se pâme entre ses bras maigris.

Tantôt un duc pour vingt louis
En fait sa Héro, son Hélène,
Et tantôt elle boit l'haleine
De jeunes gommeux éblouis.

Prince, marquis, comte et baron,
Viennent lui décliner « je t'aime »,
Chaque nuit c'est le même thème
Que récite un nouveau larron.

Et moi délaissé, tout tremblant,
J'attends le jour où, moins altière,
Avant de devenir portière
Elle vendra mon satin blanc.



Souvenir

J'ai là, doux souvenir, à leur tige arrachés,
Des lilas, pauvres fleurs qui paraient ton corsage,
Mais dès que j'entrevois leurs pétales séchés,
Presque magiquement m'apparaît ton visage.

Je te vois seule, calme, à l'heure où tu t'attristes,
Rêvant de cieux bleutés et d'embrasements roux,
Revoyant dans un songe aux auréoles tristes,
Ton ciel pur, ta mer bleue et tes champs de roucous.

A l'heure où prise d'un fou rire d'hystérique,
Les regards alanguis, les yeux de pleurs noyés,
Tu songes qu'un beau jour sous le ciel d'Amérique
Tu reverras ton île avec ses goyaviers.





Soir de Décembre

J'AVAIS cinq sous dans mon gousset
Et c'était un soir de décembre,
La bise comme un chien poussait
Des cris aux vitres de ma chambre.

Logé dans un bouge à dix francs,
Je n'avais ni plume, ni paille
Où reposer mes os souffrants
De la disette de ripaille.

J'avais l'esprit sonore et creux
Et le ventre plus creux encore,
Ma bouche avait des goûts mâcreux,
Je souffrais comme une pécore.

Le froid peignait ses fleurs de lis
Sur mes carreaux rendus opaques,
Bouquets fanés, bouquets jolis,
Parure des pavures baraques!

De temps en temps un gai pinson
Venait frapper à ma fenêtre,
Et son chant m'était un poinçon
Vrillant et torturant mon être.

Drapé dans mon elbeuf boueux,
Je grelottais, j'avais l'onglée,
Soufflant sur mes dix doigts noueux
Pour éloigner d'eux la gelée.

Transi, je songeais à mon sort,
Me disant : Après tout qu'importe,
Je me fous pas mal de la mort,
Quand on vint frapper à ma porte.

Qui vient me voir, dis-je en tournant
Vers mon huis clos ma pauvre tête,
Par ce temps de chien, par ce vent,
Qui vient visiter un poète ?

Mais soudain dans l'angle écorné,
Je vis une femme à peau fraîche,
Les cheveux blonds mais l'œil orné
Du cercle bleui de la dèche.

Qui donc es-tu femme à l'œil gris,
Que me veux-tu, jeune impudique,
Je suis de ceux qui sont aigris
De vos faveurs, va-t'en lubrique !

Crois-tu donc que j'ai dix louis
Pour payer ta chair suffocante ?
S'il en est qui sont éblouis
Par ta parole provocante,

Moi je ne suis pas de ceux-là ;
Je crève de faim, je grelotte,
Et jamais satin ne frôla
Le drap râpé de ma culotte.

Je n'ai que cinq ronds, cinq vieux ronds,
Ce sera pour un jour de fête,
Ce n'est pas pour baiser vos fronts
Que notre lèvre à nous est faite.

Je suis aussi gueux que pervers,
Aussi mécréant qu'un derviche,
Mais, femme, j'ai le don des vers,
Et le poëte n'est pas riche.

A ces mots son œil scintilla
Comme une étoile au beau ciel terne,
Et son regard usé brilla
Dans l'ombre comme une lanterne.

Et de son bras rose, mais froid,
Tirant dix louis de sa poche,
Elle me dit : « Voilà pour toi »
Puis s'éclipsa comme un fantoche.

Pauvre fou! Mes tristes ennuis
M'avaient mépris car c'était Elle,
Cette Muse que dans ses nuits,
Musset nommait son Immortelle.



Le Refrain des Débauchés

D'AUTRES adoreront les vierges au teint rose
Dont les longs yeux d'ébène ont de si purs dessins,
Qui vont baissant le nez dans la rue, une rose
Piquée au jersey bleu qui leur moule les seins.

D'autres s'enflammeront pour la blême chlorose
Des filles que Paris livre aux plaisirs malsains,
Des trottins chiffonnés rongés par la névrose
Dont le corps est couvert de purulents vaccins.

Mais nous, les débauchés aux tons cadavériques,
Celles que nous aimons ce sont les hystériques ;
Leurs chairs sont les brasiers où notre ardeur se fond,

Leurs corps sont les tombeaux où gisent les puissances
De tous ceux qu'ont vaincu, comme elles nous vaincront,
Leurs éternelles soifs des grandes jouissances.





TABLE

Les Pures

		Pages.
I. —	Les petits Pierrots	7
II. —	Les Cygnes	11
III. —	Rayons d'or	15
IV. —	Au Luxembourg (Hiver)	17
V. —	Id. (Été)	19
VI. —	Ombres mignardes	21
VII. —	Japonaiserie	25
VIII. —	La Chanson des vagues	27
IX. —	Les deux Majestés	31
X. —	Les Yeux noirs	33
XI. —	Au pays des orangers	37
XII. —	La Créole	39
XIII. —	. . . .	45
XIV. —	Romance	47
XV. —	Pour plus tard	49

Pages.
XVI. — Jour des Morts 51
XVII. — C'est un rêve 55
XVIII. — Bonheurs passés. 57
XIX. — Les Baisers 59
XX. — Les Yeux 61
XXI. — Vieille Chanson 63
XXII. — Billet doux 65
XXIII. — Baigneuse (Hystérique) 67
XXIV. — Id. (Anémiée) 69
XXV. — Cupidon. 71
XXVI. — La Lune 75
XXVII. — Bonhomme Hiver 77
XXVIII. — Là-bas 81
XXIX. — La Vague 83
XXX. — A Alexandre Tanchard. 85
XXXI. — Aveu. 89
XXXII. — Le Nénuphar. 91

Les Impures

I. — Miniature. 95
II. — Tentation 99
III. — Somnolence 101
IV. — Amour moderne. 103
V. — Que veux-tu ? 107
VI. — Fornication 109
VII. — La Gosse. 111
VIII. — Après... 113
IX. — Fleur de trottoir 115

TABLE

		Pages.
X.	— Villanelle de la Gueuse	117
XI.	— Vierges impures	121
XII.	— Rage d'amour	125
XIII.	— A toutes	129
XIV.	— Le Loup-Garou	131
XV.	— Aimez !	137
XVI.	— Confidences d'un Éventail	139
XVII.	— Souvenir	143
XVIII.	— Soir de Décembre	145
XIX.	— Le Refrain des Débauchés	149



M̄317584

